Retrouvailles

Stéphanie Vermot-Petit-Outhenin

Cette nouvelle sera publiée dans le prochain numéro de la revue Rue Saint Ambroise à paraître en mars 2026.

1

La maison est à l'abandon depuis trop longtemps, se sont plaints les voisins, il faut que j'aille voir. Il faut que je prenne mon courage à deux mains, le volant, une journée de congé, et que j'aille voir ce qui se passe. Les voisins se sont plaints d'étranges bruits, qu'ils n'ont pas su mieux qualifier, mais qui leur ont fait peur. Peut-être des squatteurs, des rôdeurs, enfin des gens qui n'ont pas la conscience tranquille. Sûrement des animaux sauvages, ai-je risqué, quand on vit à côté d'une forêt c'est tout de même le plus probable. Des sangliers, ou des lièvres. Mais les sangliers et les lièvres n'allument pas les lumières quand ils pénètrent dans les maisons vides, ont rétorqué les voisins, et ils étaient catégoriques. Ils n'ont pas seulement entendu du bruit, ils ont aussi vu de la lumière. C'est peut-être dangereux pour vous d'aller toute seule là-bas, demandez donc à quelqu'un de vous accompagner, prennent-ils la peine d'ajouter avant de raccrocher. Je raccroche moi aussi en haussant les épaules, mouvement de balancier, rétablir l'équilibre dans ma vie qui chancelle rien qu'à la perspective de. Prendre mon courage à deux mains. Une journée de congé. Le volant.

0

Ce sont déjà les voisins qui m'ont prévenue, il y a quoi ? Six mois, un an ? Que ma mère était partie. Voilà ce qu'ils m'ont dit, par le biais de ce même téléphone sur lequel elle avait jusqu'alors été la seule à m'appeler : *votre mère est partie*. C'était pour communiquer avec elle, qui refusait de céder à la vogue des mobiles et vivait seule dans la maison de la forêt, que j'avais fait installer une ligne fixe et m'étais procuré cet appareil d'un autre âge, relié au mur par un câble électrique. Je l'avais ensuite laissé à sa place, sur un guéridon dans mon studio, quand bien même ma mère n'en formerait plus le numéro sur son cadran. C'était arrivé pendant la nuit, entre un coup de fil et un autre. Après avoir essayé en vain de la joindre à l'heure habituelle, j'avais fini par me tourner vers les voisins. Jamais elle n'a manqué l'un de nos rendez-vous téléphoniques, leur avais-je dit, il lui est forcément arrivé quelque chose. Ils m'avaient rappelée environ un quart d'heure plus tard et m'avaient informée de son *départ*, d'une voix qui tremblait un peu. Je les avais poliment remerciés, pourtant j'étais perplexe. Ma mère n'aurait pas quitté les lieux sans me laisser au moins un numéro de téléphone, avais-je pensé : avec cette manie qu'elle avait prise. Et puis *partie*, pour aller où : ma mère n'allait jamais nulle part, elle qui vivait depuis toujours dans ce coin reculé de campagne, les mains dans la terre et le nez dans les nuages. Aussi avais-je renouvelé l'abonnement de ma ligne fixe, et conservé mon appareil. C'est par son biais que s'obstinent à m'appeler les voisins, depuis, chaque fois qu'ils ont quelque chose à me dire. Eux ont un portable, pourtant, contrairement à ma mère. Rien ne devrait les empêcher de me contacter sur le mien au lieu de me donner l'illusion, dès que la sonnerie s'élève du poste fixe, que mon instinct a été le bon et que ma mère est toujours là.

-1

Quelque temps avant le départ de ma mère, pour reprendre ce mot peut-être volontairement ambigu que les voisins ont utilisé pour m'annoncer que désormais j'étais seule au monde, j'avais reçu sur mon vieil appareil un coup de téléphone troublant. C'était bien le numéro de la maison de la forêt qui s'était affiché, mais ce n'est pas ma mère qui m'avait parlé. Guère étonnant puisqu'il faisait encore jour, or elle et moi attendions toujours pour nous appeler qu'une même obscurité ait enveloppé les arbres près desquels elle vivait et la ville où j'habitais depuis que je les avais quittées. Ma mère. Et la forêt. Deux visages d'une même entité, aussi sombre, hostile et silencieuse l'une que l'autre, qui avaient donné le ton de mon enfance privée de lumière, de chaleur et surtout de mots. Comment pouvez-vous vous parler au quotidien sans jamais rien vous dire, ta mère et toi, m'avait un jour demandé une amie, j'avais baissé la tête en haussant les épaules : mouvement de balancier dont j'étais coutumière, réflexe pour ne pas perdre l'équilibre. Ce soir-là pourtant, à une trentaine de minutes de notre horaire habituel, ma mère avait dû faire une tentative inédite. Probablement avait-elle formé mon numéro avec l'intention de me parler, pour la première fois de notre vie, pour me dire quelque chose. Seulement elle n'avait pas réussi à émettre davantage qu'un faible croassement. C'était ce que j'avais entendu dans le récepteur, un croassement. Si faible que sur le moment, je m'étais demandé si mes oreilles ne m'avaient pas joué des tours. Lorsque ma mère m'avait rappelée ensuite, fidèle à la nuit qui teintait nos vitres d'encre, et que je lui avais demandé si c'était bien elle qui avait essayé de me joindre une demi-heure plus tôt, elle m'avait dit non, qu'est-ce que tu racontes, il y a une

demi-heure j'étais en train de papoter par-dessus le mur avec la voisine et puis le soir est tombé, et l'humidité, c'était l'heure de t'appeler, je suis rentrée.

-2

Ce croassement que j'avais cru entendre, il ne m'était pas étranger, bien au contraire. Dans la forêt près de laquelle j'avais longtemps vécu, les corvidés étaient légion. Je pouvais voir leurs ailes aiguisées frôler le sommet des arbres depuis la fenêtre de ma chambre et je les entendais à longueur de temps s'interpeler d'une branche à l'autre, hiver comme été. Les corbeaux avaient une voix caverneuse, celle des geais était plus claire, plus chantante. J'étais parfaitement capable de les distinguer. Le son que j'avais perçu ce jour-là dans le récepteur du téléphone avait la limpidité du geai mais la tristesse du corbeau, m'avait-il semblé après coup, mais je reconstruisais : on reconstruit toujours, après. On ne peut pas s'en empêcher.

2

C'est le premier son qui parvient à mes oreilles lorsque j'ouvre la portière de la voiture, à mon arrivée devant la maison. Je n'en ai même pas encore franchi les grilles que j'entends les oiseaux lancer leur cri. Mais le claquement de ma portière doit interrompre leur conversation, parce que tout d'un coup c'est le silence. Ils sont là, pourtant. Cachés dans le feuillage des buissons, du grand châtaignier, des peupliers qui balancent, moroses, leur haute silhouette au vent. Observant l'intruse que je suis. Ils étaient plus familiers naguère, du moins leurs

arrière-arrière-arrière-grands-parents l'étaient. Certains d'entre eux venaient même picorer des miettes au creux de ma paume, me chatouiller de leurs petites pattes aux extrémités acérées. Les apprivoiser, depuis la fenêtre de ma chambre, était étonnamment facile. Il suffisait de leur proposer des choses qui leur plaisaient, passé les premiers moments de méfiance ils revenaient toujours. Contrairement à ma mère qui reléguait dans les coins les plus obscurs de la maison mes dessins et autres offrandes, les oiseaux acceptaient volontiers mes cadeaux. Se nichaient dans ma main avec confiance. Contrairement à ma mère qui ignorait systématiquement mes pauvres tentatives d'établir au moins un contact physique avec elle, les oiseaux prenaient ce que j'avais à leur donner et me le rendaient de toute la joie de leurs trilles qui, dans ma tête d'enfant, n'étaient chantées que pour moi. C'étaient les oiseaux de la forêt qui me chantaient des berceuses, et ma mère qui se comportait avec moi avec la méfiance ou l'indifférence d'un animal sauvage. C'était le monde à l'envers – mais alors le seul que je connaissais.

-3

Une fois, je devais avoir neuf ou dix ans, j'avais aperçu mon père sortant d'un café, bras dessus bras dessous avec une femme dont j'ignorais tout. Ma surprise était montée de plusieurs crans lorsque j'avais vu mon père éclater de rire, déposant un baiser sur la tempe de sa compagne. Quand il m'avait aperçue, plantée sur le trottoir, il avait fait mine de traverser la rue dans ma direction mais, au dernier moment, s'était ravisé. Il avait glissé quelques mots à l'inconnue puis était rentré seul dans le café, tandis qu'elle-même grimpait dans une voiture stationnée là et démarrait rapidement. Ses cheveux longs et bouclés étaient d'un

roux flamboyant, une longue écharpe bariolée flottait derrière elle, elle trottinait gaiement sur des bottines à talons. Un oiseau exotique aux antipodes de la rigueur implacable de ma mère, chignon strict et vêtements gris ou noirs, jamais de rouge à lèvres. Pendant les jours qui avaient suivi, mon père ne m'avait rien dit mais je le surprenais parfois qui me jetait les mêmes coups d'œil inquiets que d'un trottoir à l'autre, ce matin-là en ville. Pourtant, il n'avait rien à craindre de ma part. J'étais tellement habituée à me taire que j'avais gardé le silence, au point que j'avais presque fini par oublier l'incident. Ce n'est qu'en y repensant deux ou trois ans plus tard que je m'étais dit qu'il avait dû souffrir, lui aussi, de la froideur muette de ma mère, et qu'il y avait remédié à sa façon. Mais pour que je me remémore la vision fugitive que j'avais eue de lui enlacé à une femme qui n'était pas son épouse, il avait fallu qu'il quitte définitivement la maison. Pour sa compagne d'alors ou pour une autre, je n'avais jamais cherché à le savoir, ni lui à m'intégrer à sa nouvelle vie. Il était parti, c'est tout. Il avait bouclé une valise et dit à ma mère qu'il ne reviendrait plus, paroles qu'elle m'avait fidèlement rapportées à mon retour du collège et qui avaient été les dernières que nous avions échangées à son sujet. Plus jamais ensuite il n'avait été question de mon père. D'ailleurs qu'il nous ait quittées n'avait guère fait de différence. Depuis toujours j'étais habituée à ne compter que sur moi-même : quant à ma mère elle avait son jardin, sa forêt, sa maison. Son monde, sa bulle de verre à travers laquelle elle nous regardait vivre mon père et moi, à l'intérieur de laquelle il nous était impossible de l'atteindre. Seul mon envol, sitôt mon bac en poche, avait ouvert une fissure. C'est à partir de ce moment-là que ma mère, qui pendant dix-huit ans n'avait jamais rien eu à me dire sinon *range ta chambre, laisse-moi tranquille, termine ton assiette*, avait exigé que nous nous téléphonions tous les jours. J'avais dû cesser, me disais-je parfois, de représenter un danger à ses yeux à partir du moment où j'avais habité loin d'elle, mais

lequel ? J'avais toujours reculé le moment de lui poser la question, rien que d'imaginer la façon dont mes mots se fraieraient un passage de ma bouche à son oreille, de mon combiné au sien, et maintenant c'est trop tard. C'est trop tard puisque, comme l'ont si bien dit les voisins, ma mère qui, d'une certaine façon, a toujours été là sans être là, est *partie*.

3

Je tourne la clé dans la serrure qui commence déjà à rouiller, les voisins m'ont prévenue, on ne laisse pas impunément à l'abandon une maison qui a si longtemps été astiquée, décorée, cajolée et éperdument aimée, la véritable orpheline de ma mère au fond c'est elle. Aujourd'hui encore je la toise d'un œil soupçonneux, un œil de rivale. Tu fais moins la fière, ma petite, avec ta façade encore dégoulinante de la dernière pluie, ton toit de guingois ! Maintenant qu'*elle* n'est plus là pour te bichonner, faisant un tas d'histoires pour rallonger les ourlets de mes robes alors qu'elle ne cessait de te coudre de nouveaux rideaux, de te parer de patchworks et de broderies ! Je marmonne, féroce, tout en luttant contre la végétation qui a envahi l'allée et complique ma progression jusqu'à la porte d'entrée. Plus personne ici, vraiment ? Ce n'est pas ce que les voisins m'ont dit, ils ont vu de la lumière, un soir, deux soirs puis trois soirs : on aurait dit que votre mère était revenue ont-ils commenté, toujours avec cette manie de recourir au champ lexical du voyage pour évoquer l'au-delà, ses ricanements, ses lubies. Sûrement des rôdeurs, il-faut-que-vous-veniez. Mais pas seule, avaient-ils cru bon d'ajouter. Alors qu'il n'y a que seule que je peux revenir ici, comme s'ils ne le savaient pas. Comme si eux-mêmes avaient osé mettre un seul pied de l'autre côté du mur mitoyen en dehors du soir où je les en ai

instamment priés, comme s'ils ne savaient pas aussi bien que moi que ma mère ne voulait personne dans sa chère maison. Une conversation de bon voisinage par-dessus le mur, volontiers, des coups de téléphone, tous les soirs sans exception, mais pas de visites, pas d'intrus pour fouler le parquet amoureusement nourri à la cire d'abeille, tous ceux qui connaissaient ma mère le savaient. Même moi qui, comme mon père, avais fini par partir pour ne plus revenir, j'hésite aujourd'hui à franchir le seuil du refuge de ma mère. Il y a tant d'années désormais que je suis passée de l'autre côté. Presque autant d'années que nous avons passées, la maison et moi, à nous regarder en chiens de faïence, quand seule la présence attentive de ma mère nous empêchait de nous sauter à la gorge. Qui sait ce que me réserve la maison, maintenant qu'elle n'est plus là pour la retenir, j'ai bien fait de glisser un bidon d'essence dans mon coffre : si les voisins ne m'avaient pas dit qu'ils avaient vu des lumières, je n'aurais même pas pris la peine d'ouvrir la porte d'entrée et de crier il y a quelqu'un. J'aurais gratté directement l'allumette et serais partie comme je suis arrivée, vue et connue simplement des oiseaux, les seuls dont l'affection ne m'a jamais fait défaut pendant ma vie ici. Les seuls sur lesquels je n'ai jamais pu compter. Ils ne m'en voudraient pas trop de mettre leur forêt en péril, espérais-je. Les voisins, qui semblaient vivre la main sur le téléphone, appelleraient rapidement les pompiers et la forêt serait sauvée. Espérais-je. La porte d'entrée, plus grinçante que dans mon souvenir, s'ouvre péniblement. Plongée dans la pénombre, l'entrée, qui dessert le salon à droite, la cuisine à gauche et la volée de marches conduisant à l'étage au milieu, sent le renfermé. Pourtant l'atmosphère n'est ni hostile ni chagrine. Je ferme soigneusement la porte derrière moi. Je commence mon exploration par la cuisine, dans le sens des aiguilles d'une montre.

4

Avec son unique chaise bien alignée contre la table, ses plans de travail impeccablement rangés, la pièce semble dormir. La torche de mon téléphone révèle des surfaces couvertes de poussière, un réfrigérateur qui a cessé de ronronner depuis que l'électricité est coupée. Seuls les interstices des volets laissent filtrer un peu de jour. S'il y a eu une visite, ce n'est pas dans la cuisine qu'elle a eu lieu. Des empreintes de pas se détacheraient sur le sol poussiéreux, la fenêtre aurait été forcée puisque la porte d'entrée ne révèle aucune trace d'effraction. Pourtant cette pièce-ci, avec mon ancienne chambre, donne du côté de chez les voisins. S'ils ont vu une lumière, c'est donc forcément dans l'une de ces deux pièces qu'elle est apparue. Je reviens sur mes pas, retraverse l'entrée, passe au salon. Là aussi il fait sombre, mais mes yeux s'y sont habitués. Je reconnais la grande bergère où ma mère m'interdisait de m'installer avec mon livre, *tu vas l'user à force de t'y vautrer*, le coin où je me repliais, à demi-dissimulée par l'angle en pierre de la cheminée. Le tapis où je n'avais pas le droit de semer mes jouets comme disait ma mère, la collection de porcelaines fines que j'admirais derrière la vitrine, à laquelle je ne devais *coller mon nez* sous aucun prétexte. Telle la petite fille obéissante et désireuse de plaire que j'étais autrefois, je ne touche à rien, ne dérange rien. Personne n'est venu ici, j'en suis certaine. Des voleurs auraient piétiné le tapis, empoché les bibelots précieux. Même la rampe de l'escalier, dont je gravis les marches avec précaution comme si la voleuse c'était moi, peut-être est-ce le cas d'ailleurs, l'a-t-il toujours été, est couverte d'une épaisse couche de poussière. Parvenue au palier, j'hésite. Ma chambre est à gauche, celle de ma mère à droite, la salle de bain en face. Je vais tout droit. La porte est entrouverte. Quelques gouttes d'eau brillent sur l'émail du lavabo, accrochant mon regard. Je les examine, les sourcils froncés. Peut-être

une fuite au plafond ? Surmontant ma réticence, je pénètre dans la chambre de ma mère, la chambre interdite : *je ne veux pas de toi ici, tu comprends ?* Le lit, où elle était étendue lorsque son cœur a achevé de se pétrifier dans sa poitrine, est resté défait. Un creux profond déforme toujours l'oreiller, placé bien à plat comme elle aimait. Quelques plumes de duvet s'envolent lorsque je m'approche. Une robe noire est suspendue à la poignée de l'armoire. Étrange : c'est la chambre de ma mère, où selon le rapport d'autopsie elle a pourtant rendu son dernier souffle, qui est la pièce la plus vivante de la maison. J'en ressors à petits pas, direction l'autre chambre, celle que j'occupais autrefois. La seule où je pouvais *me vautrer sur le lit*, *semer mes jouets*, *coller mon nez à la vitre*. Mais un bruit insolite m'arrête net au milieu du palier et mon cœur, saisi au vif, se met à brûler. Je suis tellement habituée à me sentir oppressée entre ces murs, j'ai eu si longtemps peur de faire un pas ou un geste de trop lorsque je vivais dans cette maison que je ne me suis même pas rendu compte à mon arrivée que l'angoisse avait repris ses quartiers dans ma poitrine, probablement au moment même où j'ai poussé la grille.

5

C'est à peine un frôlement, mais je le reconnais. C'est le chuintement furtif des longues jupes de ma mère contre ses collants en laine lorsqu'elle se déplaçait dans la maison, le glissement à peine esquissé de ses semelles de feutre sur son précieux plancher. C'est ma mère qui à l'improviste surgissait devant moi, la bouche sévère, le regard réprobateur, le doigt levé pour me réprimander, m'interdire, me refouler. Mais c'est aussi le tendre chuchotis que je guettais vainement le soir lorsque j'étais dans mon lit, à l'heure des histoires que

personne ne venait me raconter, où j'étais seule à voir danser les ombres. Un frôlement que j'ai passé mon enfance tantôt à redouter, *qu'est-ce que tu fais là, ôte-toi de mon canapé, de ma chambre, de mon chemin*, tantôt à attendre, *mais non, je ne suis pas en retard, je suis là, ne t'ai pas oubliée !* et que je reconnais aujourd'hui, le cœur tellement brûlant qu'il va finir par me lâcher, moi aussi. Voyons, j'essaie de me raisonner, elle est *partie*, les voisins me l'ont dit. *Elle est au ciel maintenant*, a affirmé le prêtre lors des obsèques, une autre façon de dire qu'elle s'est évanouie dans les airs. La porte en bas était verrouillée, les volets fermés, personne n'a pu rentrer de l'extérieur et cette histoire de lumières c'est évidemment une fable qu'ont inventée les voisins pour m'obliger à venir assumer mes responsabilités. Allons, du calme, je me force à progresser vers la porte ouverte de mon ancienne chambre, d'où provient le bruit. À la vue du lit intact, de la chaise de bureau sur laquelle personne n'est assis, de la fenêtre protégée par les mêmes persiennes qu'ailleurs, mon cœur s'apaise. Une courte fraction de seconde, j'abaisse les paupières en même temps que je lève le bras pour l'appuyer au chambranle : rééquilibre, remise à niveau, mon réflexe habituel pour reprendre pied. C'est quand ma respiration a tout à fait recouvré son rythme et que je rouvre les yeux que je la vois. Elle est perchée en haut de l'étagère et, tout d'abord, elle ne bouge pas, se contentant de m'observer. Je détaille moi aussi sa petite tête noire de corneille, ses plumes toujours parfaitement lissées contre ses tempes, ses ailes serrées le long de ses flancs soyeux et, pendant un laps de temps qui me semble une éternité, nous nous fixons dans la plus parfaite immobilité. La première, elle entreprend de se déplacer jusqu'à l'extrême bord de l'étagère, progressant millimètre par millimètre sans me quitter des yeux. Doucement, comme je l'ai si souvent fait autrefois malgré la certitude du rejet, je tends la main, une main qui tremble un peu. Je l'entends pousser le même croassement étranglé que j'avais perçu au

téléphone de son vivant, ce soir où elle m’avait appelée avant l’heure habituelle et qu’il m’avait semblé que mes oreilles me jouaient des tours. Puis elle ouvre ses ailes, prend son élan. Toujours appuyée au chambranle de la porte, je sens son corps chaud niché dans le creux de ma paume, la douceur de ses plumes contre mes lèvres.